

*C'était encore chaud à l'intérieur
comme dans un œuf fraîchement pondu.*

Eugène Savitzkaya, *Au pays des poules aux œufs d'or*

Mon travail a commencé autour d'une douzaine de papiers noirs, sauf un, qui était d'un blanc un peu poussiéreux, des papiers de la fin des années 60 qui avaient appartenu à Pierrette Bloch. J'étais intimidé par leur histoire jusqu'à les avoir devant moi, au sol, très doux et très sombres. J'ai commencé par les caresser, pensant dessiner de cette manière, parce que la caresse les faisait blanchir un peu, jusqu'à ce qu'une demi-heure de ce traitement nébulo-sentimental me convainque d'aller plutôt vers l'acrylique.

Je dispose trois ou quatre gobelets remplis de mon médium plus ou moins dilué (avec peut-être le souvenir des fioles des *Mille et Une Nuits* d'où s'échappe un génie) et je verse une flaque, une crème, des grumeaux sur le velours du papier. Ce que j'ai trouvé de mieux pour travailler les formes, c'est le gobelet lui-même, avec le fond duquel je déplace la matière, me laissant guider par les surprises qui peuvent survenir. Ensuite, il faut épicer : soit de la poussière, soit du curcuma, soufflés sur l'acrylique où ils vont agir comme un révélateur, après avoir migré sur un côté de la flaque. Avec un clou, je tire un peu de liquide, fais apparaître des pattes, l'amorce d'une tête, un bec. Puis j'attends.

J'attends que ça sèche, deux ou trois jours où je m'impatiente du froid de l'atelier et de la lenteur de la prise, avec toutefois les avantages de laisser faire le temps, observant par exemple comment la migration des épices peu à peu révèle la lumière de l'acrylique ; après quoi j'interviens à la peinture à l'huile, du blanc et du noir, principalement, allant vers la figure en posant un œil, ou vers la non-figure en installant une fausse tache dans la vraie tache - brouillant les cartes, me promenant, faisant des allers-retours entre poussins et œufs au plat, qui sont, comme chacun sait, les deux manières de sortir d'une coquille.

La coquille, c'est moi. Il faut dire que j'ai vécu deux ans avec un pigeon, un petit pigeon que j'avais recueilli et qui ne partait pas, se satisfaisant de l'espèce de foule que manifestement je constituais à ses yeux - il avait élu ma main droite comme compagne, la gauche lui était indifférente, ma tête le pétrifiait. Il aimait bien picorer sur les feuilles où je dessinais, s'enhardissait, et ce petit assistant a voulu un jour montrer plus clairement de quoi il était capable en lâchant une belle fiente sur le papier, puis une autre, y prenant goût (je parle de lui et de moi), et une autre encore sur chaque feuille que je lui présentais - fientes que je

retravaillais au pinceau, petites créatures, coquilles d'œuf qui explosent, oiseaux, planètes, une série que je n'ai jamais montrée mais dont les dessins de Bages portent le souvenir. Et un jour, Colombe (c'était son nom), qui n'avait pas appris à planer, a été emportée par un grand coup de vent et je l'ai vue par la fenêtre disparaître irrémédiablement, au coin de l'immeuble.

•

On m'a également proposé de réaliser des anguilles, en écho à celles qui ondoient dans l'étang, à la verticale de la Maison des Arts. Si j'ai accepté, c'est d'abord parce que c'est là un animal que je n'aurais pas choisi - ma technique des oxydations me poussant vers des créatures beaucoup plus structurées, à la ligne de dos très découpée, aux silhouettes charpentées. C'était donc un défi d'aller vers cette chose fuyante, cette sorte de ruban dont j'ai espéré qu'il allait m'emmener ailleurs. J'ai aussi aimé l'idée que ce soit une bête aquatique que j'allais traiter avec de la rouille, qui tire comme elle sa vie de l'eau ; et pas moins l'antagonisme entre la réalité visqueuse de l'anguille et le caractère rouillé du dessin. Or c'est autre chose qui s'est produit.

Ce type de dessin est conçu avec des solutions qu'emploient les antiquaires pour faire des patines, des bruns terreux ou des verts aqueux, que je détourne en les versant sur le papier. Le meilleur outil que j'ai trouvé pour diriger cette espèce de crème est le bouchon du flacon, dont j'utilise le plat pour la faire glisser comme on étale du beurre, et la tranche pour les parties les plus fines, nageoires ou museau. Je verse ensuite un produit fluide et bleu qui provoque la réaction chimique, une lente oxydation qui se produira pendant une dizaine d'heures. De très beaux verts de gris apparaissent puis s'éteignent, des bruns sortent lentement de l'obscurité, et je laisse faire, tandis que le séchage engendre toute une série de transformations qui, dans un cas où le geste initial est si simple, vont jouer un rôle prépondérant - craquelures, cratères, squames qui très vite tombent, telles des mues de serpent ou les morceaux de peau avec lesquels il m'arrive de sculpter.

Comme pour les poussins, j'interviens à la peinture, légèrement, pour dynamiser les effets d'oxydation, mais aussi pour placer l'œil. Un œil sans lequel les anguilles n'existeraient pas, qui est une amorce de personnalité ou de caractère (celle-ci est effrayée, celle-là déterminée, cette troisième s'est fait surprendre) - et qui me renvoie à ce moment décisif pour le peintre magdalénien : placer l'œil. Or le fond rouillé, qui crée sa propre géologie, qui peut évoquer un paysage minéral vu du ciel, est pour moi une véritable paroi sur laquelle m'appuyer pour mieux la transformer. Et il se pourrait que ce lien à l'art rupestre m'ait conduit vers ceci, inédit dans mon travail, que l'animal dont je m'occupe échappe aux deux dimensions du papier pour envahir l'espace.

•

Les sculptures d'anguilles, série en cours et qui me passionne, gardent des liens forts avec les dessins qui les ont inspirées. Les formes s'installent le long du mur, tout près de lui, comme s'il était une immense feuille de papier - et elles s'ornent de petits tracés, visages, corps féminins, animaux. J'ai été frappé, il y a peu, par des fils de crin de Pierrette Bloch, eux aussi marqué par la linéarité, par leur rapport au mur, par les cheveux qui les constituent. À peine des sculptures pourrait-on dire, et le dire tout autant de mes anguilles. On les suit dans leur déroulement, spatial autant que temporel, et pour qu'une anguille soit une bonne anguille, il faut une certaine oscillation entre sections mortes et parties vives, entre du mou et de l'aigu, balancement ou rythme que la ligne commande plus que toute autre forme.

Je pars d'une tige à béton que je tords un peu, avant d'y enrouler de la filasse trempée dans du ciment - un ciment naturel, gris, ou teinté dans la masse, noir ou jaune. Le ciment a à voir avec l'eau, avec la boue aussi, et il fait une vase très convenable, propice à l'élevage des anguilles. Comme pour les crêpes, la première est ratée, mais les suivantes ont plus de chance de réussir : sur la bâche où je travaille se déposent quantité de fragments qui vont se coller sur l'alevin dont je m'occupe, lui donnant une richesse de texture, une gamme colorée que je n'aurais jamais trouvées sans ce travail du hasard ; plus j'avance, plus les anguilles se nourrissent d'éléments de leurs aïeules, passage du temps, loi de l'évolution, *fatum* - si bien qu'elles m'échappent, me filent entre les doigts, ce que j'ai la faiblesse de voir comme un bon signe.

Prenons le risque d'essayer de définir où tout ceci va nous mener. La première surprise, que j'ai dite, est que l'anguille m'a ramené à la roche (c'est pourtant bien connu) et je souhaite aujourd'hui étendre ce travail à des bas-reliefs portant des figures différentes, que j'imagine légèrement en volume, avec, pariétalement, quantité de dessins à leur surface - m'amenant à la croisée entre dessin et sculpture, que les anguilles, avec leur désir d'émancipation, déjà me signalaient. Je vais donc leur obéir. Au-delà, je rêve de grandes peaux, des peaux en bronze, oxydées, peintes, des pièces murales condensant dessin, peinture et sculpture - rêvant aussi qu'on ne sache plus très bien comment les qualifier.

•

Des anguilles aux oiseaux, il n'y a guère que la distance qu'on trouve entre l'eau et l'air, que les spécialistes me disent assez mince. Mes oiseaux ont un squelette en fer, parfois rouillé, qui va leur donner tenue et assise, tout en conservant la légèreté propre aux lignes. Quant à la poussière, elle va dessiner les ailes, une couche légère et presque transparente, ménageant des trous, des trous d'air pourrait-on dire, par lesquels le regard passe - s'accrochant aux moutons et révélant la poussière pour ce qu'elle est vraiment, elle qui sort des souterrains du métro parisien et qui est ainsi rendue à la lumière, comme libérée. On y distingue quelquefois, enfouis, un confetti ou une petite plume, une plume de pigeon que le hasard des courants d'air a précipitée plus bas que terre. Surtout, il y a tous ces cheveux, véritables chainons manquants entre fer et poussière, et qui donnent à la sculpture souplesse et continuité, liant la poussière à elle-même et la liant aux fers. En la disposant, j'aime faire jouer l'aléatoire, laisser des parties incontrôlées, comme en friche, tout en cherchant à emballer l'ensemble, le *gribouiller* - et conduire ainsi l'oiseau à une forme de vie.

Je commence souvent par le bec, le dessinant au fil de fer puis dévidant ma bobine d'un seul tenant, comme dans un tracé où l'on ne lève pas le stylo. C'est d'ailleurs conforme à la réalité puisque c'est par le bec que les oiseaux ouvrent leur coquille. On sait moins, en revanche, qu'ouvert, fermé, il décide ensuite de tout, du caractère du volatile, de la position de ses ailes, de son humeur - comme s'il était non seulement l'outil qui la perfore, mais la coquille elle-même et l'œuf qu'elle a contenu. Chaque oiseau diffère par l'émotion qu'on peut projeter sur lui - nous avons là, rassemblés, un colérique (un vrai petit boxeur), un tout fragile, un troisième en détresse ; les nommer n'est pas facile, on peut juste affirmer ce sont de petits oiseaux, à l'exception notable d'un nouveau venu, le dodo. Les dodos me touchent particulièrement, déjà parce qu'ils faisaient partie du folklore de mon enfance, à la Réunion, et plus encore pour l'ambivalence des sentiments qu'ils suscitent : à la fois tragiquement disparus et incapables d'être pleinement tragiques, avec leur allure de dessin animé sur pattes. Comme l'écrit Flaubert à Louise Colet : *Ce n'est pas tout que d'avoir des ailes, il faut qu'elles vous portent*. Oiseaux marcheurs, éteints en raison même de leur incapacité à voler, tout en nous renvoyant à l'époque impensable des dinosaures dont ils semblent l'émanation directe, comme si on avait raté d'un cheveu l'ère secondaire.

S'il est bien connu que la sculpture a toujours eu à composer avec la pesanteur et souvent cherché à lui échapper, c'est donc plutôt à elles que je pense, à ces énormes sculptures vivantes qui pataugeaient dans les lagunes, et que l'évolution a rapetissé, allégé, débarrassé de leurs écailles et vu coloniser un vaste territoire presque vide : le ciel. Mes oiseaux de poussière viennent aussi, à leur manière, de la nuit des temps, et comme leurs ancêtres, ils poussent sur le sol vers la lumière et vers le ciel. Mais c'est autant l'inverse : quand je travaille à mes oiseaux, j'y travaille jusqu'au moment où j'ai le sentiment que c'est le ciel qui est descendu

jusqu'à eux - alors je les laisse à leur sort, heureux qu'ils aient trouvé leur élément.

•

Si mes premiers loups en poussière étaient couchés, les suivants se sont levés ; quant aux derniers, ils hurlent, dressés vers ce qu'on imagine être la lune. Ce mouvement s'est naturellement poursuivi avec les oiseaux, qui manifestent presque tous une envie d'envol - de retour à l'origine, pourrait-on dire d'une poussière récoltée au sol (et même au sous-sol), quoique volatile par essence. L'équilibre de mes sculptures se fonde toujours sur des formes d'ambivalence : ici, comme on vient de le dire, d'un matériau tout à la fois grave et léger, mais capable également, d'un point de vue presque moral, de devenir gracieux alors qu'il était surtout rebutant.

Ce goût pour la dualité m'a naturellement conduit aux chimères, créatures vivantes mais non-viables, d'un seul tenant mais multiples - elles affleurent dans presque tout ce que je fais, depuis toujours, et dans ce texte à nouveau. Griffonnant comme tous les enfants des petits bonhommes, je les ai vus se transformer en animaux hybrides tenant du lion, de l'aigle, du dragon et de l'éléphant - pour m'en tenir à ce que je suis capable de nommer. C'est à la même époque que j'allais rendre visite à l'anguille que mon grand-père élevait dans une barrique de sa cave, et qu'on me laissait nourrir avec ce qui me paraissait une réduction d'elle-même, un ver de terre. Néanmoins, tout se brouille un peu dans ma mémoire, et il se pourrait que je confonde avec ce qu'on offrait à notre poisson-chat.



Laurence Sterne, *Tristram Shandy*

Propos de Lionel Sabatté
recueillis par David Quéré,
les 14 et 15 mai 2020.